Mémoire pour servir à l'histoire des Gaules (1744, in-12) ; *Mémoire sur le passage de la mer Rouge* (1755, in-4°) ; *Mémoire sur les reines et les hommes de la cour* (1770, in-8°), et une foule d'autres mémoires sur l'histoire de France, sur la chronologie des Juifs, des Egyptiens et des anciens Grecs, dans le *Recueil de l'Académie des inscriptions*.

GIBERT (Camille-Melchior), médecin français, né à Paris en 1797, mort en 1866. Il fut reçu docteur en 1822, devint ensuite agrégé de la Faculté de Paris, médecin de l'hôpital Saint-Louis, et fut nommé, en 1847, membre de l'Académie de médecine. Doué d'une grande finesse de jugement, il s'est principalement occupé à rechercher et à combler les lacunes que pouvait offrir la solution de plusieurs questions applicables au traitement de quelques maladies fort communes. M. Gibert a fait des maladies de la peau l'objet de ses études spéciales. Pendant plusieurs années, il fit à Saint-Louis des leçons cliniques sur la dermatologie qui, quoique très-brillantes, manquaient souvent de sens pratique, et étaient bien plutôt des discours académiques débités dans le but de briller par la forme élégante et correcte. Outre de nombreux articles publiés dans la *Revue médicale*, le *Dictionnaire de médecine usuelle*, la *Gazette des hôpitaux*, l'*Encyclopédie des sciences médicales*, il a publié : *Mémoire sur les fièvres* (1825) ; *Considérations sur l'hippocratisme* (1833) ; *Manuel des maladies spéciales de la peau* (1834, in-8°) ; *Manuel des maladies vénériennes* (1836) ; *Remarques pratiques sur les ulcérations du col de la matrice* (1837). Les deux manuels précités ont été réédités sous le titre de : *Traité pratique des maladies de la peau et de la syphilis* (1860, 2 vol. in-8°).

GIBERT (Jean-Baptiste-Adolphe), paysagiste français, né à la Pointe-à-Pitre en 1802. Elève de Gallion-Lethière, il eut le premier grand prix de paysage historique, et alla s'établir à Rome. La ville des papes est devenue sa patrie adoptive, car il ne l'a quittée qu'à de rares intervalles. Dessinateur savant et de grand style, M. Gibert n'a malheureusement produit que fort peu de tableaux, et presque tous peu connus, pour ne pas dire absolument ignorés. Et cependant la *Forêt de Nettuno*, qui est au musée du Luxembourg, est d'une sauvagerie puissante, d'une indépendance d'allures remarquable. Nous n'en dirons pas autant de sa *Bataille d'Ekmuhl* des galeries de Versailles. Mais aussi pourquoi s'est-il hasardé à peindre une bataille? En revanche, les *Bords du Teverone* (Salon de 1850) et l'*Acropolis d'Athènes* (1853) sont de bonnes et saines peintures, un peu vieillies de style, mais fortement comprises et d'une exécution magistrale. En 1863, la *Vue prise à Pernes de Vaucluse* passa inaperçue ; elle ne méritait pas, d'ailleurs, grande attention. Le point de vue en est mesquin, la couleur monotone et sans harmonie. Parmi les derniers tableaux qu'il a exposés, nous citerons : le *Monte Pellegrino, à Palerme ;* une *Voie antique, à Ostie* (1866), et *Avenue de Schubrah* (1869).

GIBERT DES MOLIÈRES, homme politique français, né en 1747, mort à Cayenne en 1799. Il était fils de l'historien Joseph-Balthasar Gibert. D'abord directeur du contentieux, puis un des administrateurs des domaines au moment de la Révolution, Gibert entra, en 1795, au conseil des Cinq-Cents, où il s'occupa exclusivement de matières financières et administratives. Lorsque la majorité des membres du conseil commença à se montrer hostile au Directoire, Gibert des Molières attaqua avec une grande vivacité le pouvoir exécutif qu'il accusa de dilapidations dans les finances. Compris au nombre des déportés après le coup d'État du 18 fructidor, il fut envoyé à Cayenne, où il termina sa vie. On a publié de lui : *Fragment d'un journal écrit à la Guyane* (1835, in-8°), avec un plan topographique de Cayenne.

GIBERT DE MONTREUIL, trouvère du XIIe siècle, auteur de l'un des meilleurs romans de chevalerie du moyen âge, *Gérard de Nevers* ou la *Violette*. Ce poëme a été traduit et imité dans la plupart des langues de l'Europe. Boccace en a tiré une de ses nouvelles, et Shakspeare sa pièce de *Cymbeline*. Au XVe siècle, il fut mis en prose et édité à Paris (1520, in-fol.) ; le comte de Tressan en a donné une ingénieuse imitation ; M. Francisque Michel a publié le texte original (Paris, 1834, in-4°).

GIBERTI (Jean-Matthieu), prélat italien, né à Palerme en 1495, mort à Vérone en 1543. Il était fils naturel d'un général des galères du pape. Clément VII, dont il avait été secrétaire lorsque ce pontife était cardinal, le nomma dataire apostolique, le chargea de diverses négociations et lui donna le gouvernement de Tivoli. Lorsque le connétable de Bourbon s'empara de Rome (1527), Giberti fut du nombre des otages livrés pour garantir la rançon du pape ; mais il ne tarda pas à être rendu à la liberté, grâce à l'intervention du cardinal P. Colonna. Nommé bientôt après évêque de Vérone, il fit fleurir la discipline et les bonnes mœurs dans son diocèse par de sages règlements, qui ont été imprimés dans ses œuvres et que Charles Borromée prit pour modèles, fonda plusieurs maisons pour les théatins et prit part à la rédaction des propositions qui devaient être soumises au concile de Trente. Giberti avait établi dans son palais épiscopal une imprimerie, d'où sortirent plusieurs éditions des Pères, notamment celle des *Commentaires* de saint Jean Chrysostome sur les *Epîtres* de saint Paul (1529, 4 vol. in-fol.). Ses *Œuvres*, parmi lesquelles on trouve des lettres, des pièces de vers, des oraisons funèbres, etc., ont été publiées à Vérone (1733, in-4°).

GIBET s. m. (ji-bè — Il est probable que ce mot se rapporte au bas latin *gabalus*, que quelques-uns tirent de l'hébreu *gab*, lieu élevé, ou de *gabal*, qui signifie borne ou pièce de bois plantée dans les champs, mais qui provient en réalité de l'allemand *gabal*, fourche et gibet. Kuhn rapporte le nom germanique de la fourche, ancien allemand *kapala*, *gabala*, scandinave *gaffal*, etc., à la racine sanscrite *gabh*, bâiller, d'où dérivent plusieurs noms d'objets divers qui s'ouvrent, bâillent, s'écartent pour saisir ou engloutir. Selon Kuhn, les formes germaniques font présumer un thème sanscrit *gabhala*, fourche, lequel se retrouve également dans les langues celtiques). Instrument de supplice auquel on pend les condamnés; appareil servant à exposer les condamnés exécutés :

La mort a mille aspects, le *gibet* en est un.
V. Hugo.

Nous irons au *gibet* d'un despote irrité,
Mais vous, au pilori de la postérité.
V. Hugo.

— Par ext. Lieu où un gibet est établi : *Montfaucon était, comme dit Sauval, le plus ancien et le plus superbe* GIBET *du royaume.* (V. Hugo.)

— Relig. Nom que les auteurs ecclésiastiques donnent souvent à la croix : *Jésus fut attaché à un infâme* GIBET.

— Modes. *Atour du gibet*, Sorte de coiffure qui était élevée sur des épingles.

— **Syn. Gibet, potence.** *Gibet* a une signification plus générale ; il se dit du lieu d'exécution, des fourches patibulaires où l'on suspendait les cadavres après l'exécution, de l'instrument du supplice sous différentes formes, puisqu'il s'applique même à la croix sur laquelle mourut Jésus-Christ. *Potence* ne peut désigner que l'instrument du supplice, le poteau qu'on dresse pour y suspendre le criminel par une corde nouée autour de son cou.

GIBIER s. m. (ji-bié — Le vieux français a *gibecer*, pour signifier chasser. Caseneuve soupçonne que les mots *gibier* et *gibecer* viennent de *gibbosus*, qui est le nom d'un faucon d'une espèce particulière. M. Littré semble croire à un radical *gib*, qui est aussi dans le vieux français *gibe*, signifiant sorte de bâton, d'arme, d'engin. *Gibecer* signifierait alors proprement chasser avec la *gibe*). Animal ou animaux que l'on chasse pour les manger : *Poursuivre le* GIBIER. *Vendre du* GIBIER *au marché. Manger du* GIBIER. *Acheter une pièce de* GIBIER. *Le bonheur est comme le* GIBIER : *quand on le vise de trop loin, on le manque.* (A. Karr.) *Les pucerons sont un* GIBIER *qui nourrit plusieurs autres insectes.* (A. Karr.)

Le *gibier* du lion, ce ne sont pas moineaux,
Mais beaux et bons sangliers, daims et cerfs bons [et beaux.]
La Fontaine.

— Fam. Personne ou chose qui est, sous quelque rapport, sujette de quelqu'un, qui lui fournit matière à l'exercice de quelque droit : *Les voleurs sont le* GIBIER *ordinaire de la police. Le débiteur est un* GIBIER *dont le nez du créancier ne perd jamais la trace.* (De Jussieu.)

Les œuvres de Clément Marot
Ne sont pas *gibier* de dévot.
Charleval.

— *Gros gibier*, Quadrupèdes de grande taille, comme cerf, daim, chevreuil, sanglier, etc., que l'on chasse pour les manger. ‖ *Menu gibier*, Oiseaux et quadrupèdes de petite taille, comme perdrix, gelinottes, grives, mauviettes pour les oiseaux ; lièvres, lapins pour les quadrupèdes.

— *Gibier de potence* ou *de Grève*, Malfaiteur qui mérite le dernier supplice.

— **Encycl.** Art culin. « Le *gibier*, dit Brillat-Savarin, fait les délices de nos tables : c'est une nourriture saine, chaude, savoureuse, de haut goût et facile à digérer, toutes les fois que l'individu est jeune. Mais ces qualités n'y sont pas tellement inhérentes qu'elles ne dépendent beaucoup de l'habileté du préparateur qui s'en occupe. Jetez dans un pot du sel, de l'eau et un morceau de bœuf, vous en retirerez du bouilli et du potage. Au bœuf, substituez du sanglier ou du chevreuil, vous n'aurez rien de bon ; tout l'avantage, sous ce rapport, appartient à la viande de boucherie.

» Mais, sous les ordres d'un chef instruit, le *gibier* subit un grand nombre de modifications et transformations savantes, et fournit la plupart des mets de haute saveur qui constituent la cuisine transcendante.

» Le *gibier* tire aussi une grande partie de son prix de la nature du sol où il se nourrit. Le goût d'une perdrix rouge du Périgord n'est pas le même que celui d'une perdrix rouge de Sologne ; et quand le lièvre tué dans les plaines des environs de Paris ne paraît qu'un plat assez insignifiant, un levraut né sur les coteaux brûlés de Valromey ou du haut Dauphiné est peut-être le plus parfumé de tous les quadrupèdes. »

Le mode le plus ordinaire de préparation de tout *gibier* est le rôti à la broche ; mais on l'assaisonne aussi en ragoût, surtout lorsqu'il s'agit de vieux *gibier ;* nous citerons, parmi ces ragoûts, le civet pour le lièvre, la gibelotte pour le lapin, les salmis pour les *gibiers* à plume, etc.

Nos ancêtres du XIIe et du XIIIe siècle étendaient le nom de *gibier* à une foule d'animaux que nous ne voyons plus figurer sur nos tables, comme le héron, la grue, la corneille, la cigogne, le cygne, le cormoran. Au temps de Rabelais, on servait encore sur les tables seigneuriales tous les oiseaux de proie bouillis ou rôtis : faucons, sacres, vautours, aigles, etc. On ne rejetait que les oiseaux vivant de bêtes immondes ou de charognes.

C'était alors le beau temps des gelinottes, préférées aux faisans ; les tourterelles passaient pour un mets exquis. Le cimier du cerf et le chevreuil étaient réservés pour la table des riches. Le bois du cerf, lorsqu'il était nouveau, se mangeait coupé par tranches et frit ; c'était un mets de roi. Corneille de la Pierre, dans ses *Commentaires sur l'Ecriture sainte*, nous apprend qu'un moine soutenait au prône que le bon *gibier* n'avait été créé que pour les fidèles et non pour les hérétiques ; selon lui, si les perdreaux, les faisans et les ortolans pouvaient parler, ils s'écrieraient : « Serviteurs de Dieu, soyons mangés par vous, afin que notre substance, incorporée à la vôtre, ressuscite un jour avec vous dans la gloire, et n'aille pas en enfer avec celle des impies. »

— *Conservation du gibier*. Pour conserver le *gibier*, on peut avoir recours au procédé Appert. On fait cuire son *gibier*, gros ou petit, à poil ou à plume ; on remplit de son jus, de sa sauce ou de son assaisonnement, des boîtes de fer-blanc, sans laisser aucun vide ; on soude les boîtes avec le plus grand soin et on donne deux ou trois heures d'ébullition au bain-marie. Les tout petits oiseaux peuvent être placés entiers dans des bouteilles à très-large goulot, que l'on cachette ensuite, et que l'on fait bouillir au bain-marie.

Quand on ne veut conserver le *gibier* que quelques jours, on vide l'animal, on bouche soigneusement avec du papier gris toutes les ouvertures naturelles et celles que l'on a faites ; pour les gros oiseaux, il faut, de plus, leur arracher les yeux et la peau du bec et de la gorge.

GIBIEUX (Guillaume), théologien français, né à Bourges, mort en 1650. Il était fils d'un lieutenant civil au bailliage de Bourges. Elevé par Pierre de Bérulle, il se fit recevoir docteur en Sorbonne (1612), fut un des premiers membres de la congrégation de l'Oratoire, approuvée par Paul V en 1613, devint abbé commendataire de Juilly, vicaire général de de Bérulle, qu'il remplaça comme supérieur et visiteur général des carmélites, puis alla terminer ses jours au séminaire de Saint-Magloire, dont il avait été le premier supérieur. Gibieux fut chargé par Descartes d'examiner ses *Méditations*, et travailla à l'édition des *Œuvres* du cardinal de Bérulle (1644, in-fol.). Ses principaux ouvrages sont un traité *De libertate Dei et creaturæ* (Paris, 1630, in-4°) et la *Vie et les grandeurs de la très-sainte Vierge* (Paris, 1637, 2 vol. in-8°).

GIBLE s. m. (ji-ble). Techn. Briques arrangées dans le four pour être cuites.

GIBON s. m. (ji-bon). Mythol. Fête de l'homme, qui se célèbre tous les ans au mois d'août, chez les Japonais.

GIBON (Alexandre-Edme), professeur de philosophie, né à Paris en 1798. Il embrassa la carrière de l'enseignement en 1820, se fit recevoir, en 1825, agrégé de l'Université et fut chargé de professer la philosophie dans divers colléges de Paris, notamment au collége Henri IV, aujourd'hui lycée Corneille, auquel il fut attaché pendant vingt-six ans. En 1858, M. Gibon a été mis à la retraite. Il a publié un *Cours de philosophie* (1842, 2 vol.).

GIBONAYS (Jean-Arthur de La), jurisconsulte français. V. La Gibonays.

Gibou et madame Pochet (Madame) ou le **Thé chez la ravaudeuse**, farce en trois actes, en prose, par Dumersan, représentée aux Variétés le 20 février 1832. Avez-vous vu quelquefois de ces vieilles gardes-malades au teint pâle, aux yeux pochés et aux manières à demi comme il faut? C'était Vernet dans ce vaudeville. Avez-vous vu aussi une marchande de marée le cou tendu, les yeux hagards, les poings sur les hanches, menaçant, gesticulant, invectivant? C'était Odry dans la même pièce. Le rire inextinguible que provoque le souvenir de ces deux excellentes caricatures suffit à expliquer le succès colossal dont a joui et dont jouit encore, à chaque reprise, cette bouffonnerie désopilante. Qu'on s'imagine une soirée chez la ravaudeuse, Mme Gibou, où l'on prend du thé, mais du thé comme on en boit rarement. En voici la recette : prenez du thé ; ajoutez-y du vinaigre, de l'huile, du poivre, du sel, de l'ail, des œufs, de la farine et des haricots, et vous aurez un tout qui ne vous tentera pas sans doute, mais qu'il était impossible de voir confectionner par Vernet et Odry sans se tenir les côtes de rire. Le *thé de Mme Gibou* est devenu une expression proverbiale, pour désigner un de ces mets innomés, un de ces salmigondis que les gargotiers inventent quelquefois pour régaler ou plutôt pour empoisonner leurs pratiques. Il y a aussi dans la pièce un *menuet* original et plusieurs couplets fort spirituels ; quant à l'intrigue, on pense bien qu'elle est nulle, et qu'on n'en aurait que faire dans une pièce qui n'a pour prétention, très-justifiée, d'ailleurs, de n'être qu'un long éclat de rire. *Madame Gibou et madame Pochet* est tirée d'une chanson de Panseron, appelée la *Noce de madame Gibou*.

GIBOUDOT s. m. (ji-bou-do). Vitic. Raisin noir des bords de la Loire.

GIBOULÉE s. f. (ji-bou-lé). Pluie soudaine, rapide, de peu de durée, accompagnée souvent de grêle, de neige quelquefois, qui arrive fréquemment aux mois de mars et d'avril, dans le climat de Paris : *La colère est un nuage qui passe comme une* GIBOULÉE. (Clément XIV.)

— Fig. et fam. Irruption soudaine et abondante : *Les petites véroles, les rougeoles et les éruptions cutanées sont les* GIBOULÉES *de son printemps.* (B. de St-P.) *Il tombe en ce moment une averse de petites comédies et de vaudevillicules, et nous voilà en pleine* GIBOULÉE *dramatique.* (Ph. Busoni.)

— Pop. Volée de coups : *Recevoir une bonne* GIBOULÉE.

GIBOYA s. m. (ji-boi-ia — mot brésilien). Erpét. Grand serpent du Brésil, qui paraît être une espèce de boa ou d'eunecte.

GIBOYER v. n. ou intr. (ji-boi-ié — rad. *gibier. Je giboie, tu giboies, il giboie, nous giboyons, vous giboyez, ils giboient ; je giboyais, nous giboyions, vous giboyiez, ils giboyaient ; je giboyai, nous giboyâmes ; je giboierai, nous giboierons ; je giboierais, nous giboierions ; giboie, giboyons, giboyez ; que je giboie, que nous giboyions, que vous giboyiez ; que je giboyasse, que nous giboyassions ; giboyant ; giboyé, ée*). Chasser, poursuivre le gibier : *Aimer à* GIBOYER.

Le roi des animaux se mit un jour en tête
De *giboyer*. . . . .
La Fontaine.

Les connaisseurs gourmands du lièvre font grand [cas;
C'est un régal exquis pour quiconque *giboie*.
Fr. de Neufchateau.

— Chasse. Chasser à pied, au fusil. ‖ *Poudre à giboyer*, Poudre beaucoup plus fine que la poudre ordinaire.

Giboyer (le fils de), comédie de M. Emile Augier. V. Fils de Giboyer (le).

GIBOYEUR s. m. (ji-boi-ieur — rad. *giboyer*). Grand chasseur : *Un* GIBOYEUR *déterminé*.

— Comm. Marchand qui fait des achats de gibier pour les expédier.

GIBOYEUX, EUSE adj. (ji-boi-ieu, eu-ze — rad. *gibier*). Abondant en gibier : *Une plaine* GIBOYEUSE. *Un parc* GIBOYEUX.

GIBRALEON, en latin *Ossonoba*, ville d'Espagne, prov. et à 9 kilom. N.-E. de Huelva, sur les pentes d'une colline ; 3,200 hab. Industrie agricole ; commerce de bétail. Abondante récolte d'oranges. Pont de 330 mètres de longueur jeté sur l'Odiel. Vestiges de deux châteaux qui ont appartenu aux seigneurs de la Cerda et aux ducs de Bejar.

GIBRALTAR s. m. (ji-bral-tar — nom géogr.). Art culin. Sorte de gros pâté : *On servit, entre autres choses, un énorme coq vierge de Barbezieux, truffé à tout rompre, et un* GIBRALTAR *de foie gras de Strasbourg.* Brill.-Sav.)

GIBRALTAR, ville anglaise, à l'extrémité S. de l'Espagne, à 120 kilom. de Cadix, au pied d'une montagne escarpée de toutes parts, sur la côte orientale de la baie du même nom, par 36° 6′ 42″ de latit. N. et 7° 41′ 2″ de longit. O. ; 18,000 à 20,000 hab., non compris une garnison de 6,000 hommes. Evêché anglican.

« Le rocher sur le revers occidental duquel s'élève Gibraltar, dit M. Romey, est le fameux mont Calpé des anciens, une des colonnes d'Hercule. Peu considérable par son étendue, il est si haut et si escarpé, d'après Strabon, que, de loin, on le prendrait pour une île. » Ulitius, au lieu de *nêsoeidês*, semblable à une île, lisait *stuloeidês*, semblable à une colonne. La correction peut n'être pas vraie, poursuit l'historien auquel nous empruntons ce passage ; mais elle n'en est pas moins conforme au génie des anciens en général et en particulier à celui de Strabon, chez qui l'on trouve plus d'une figure et d'une comparaison au moins aussi hasardées ; elle a, de plus, cet avantage qu'elle indique d'un trait comment l'idée de donner à ce rocher le nom de *colonne* a pu venir aux anciens.

» Sur le bord opposé, de l'autre côté du détroit, en face de Calpé, s'élève un autre rocher en forme de presqu'île, à beaucoup près moins escarpé, mais qui, de loin, peut justifier la comparaison de Strabon : on le nommait Abyla ou Abylix, et c'était la seconde des colonnes d'Hercule.

» Ce nom de colonne d'Hercule, poursuit M. Romey, ne s'appliquait pas cependant d'une manière exclusive à Calpé et à Abyla. Sous le nom de colonnes, Strabon dit que les uns entendaient les caps du détroit (sans doute les caps occidentaux), les autres l'île de Gadès (Cadix), et quelques-uns des lieux plus éloignés que cette île. Mais généralement on appelait colonnes d'Hercule Calpé (Gibraltar) et la montagne de Libye, qui est vis-à-vis, et qu'on nomme Abyla (Ceuta). C'était le chemin de Gadès. Et il paraît que d'abord ce fut l'opinion commune chez les

Grecs. Dans un passage perdu de ses *Odes*, que cite Strabon, Pindare appelait Calpé et Abyla *les Portes Gaditanes.* » (*Histoire d'Espagne*, t. Ier.)

Quant à son nom moderne, il a une origine tout historique. On sait que, dès les premières années qui suivirent la mort de Mahomet, on vit les Arabes se répandre dans toutes les directions du monde connu et fonder un empire qui, du côté de l'Occident, comprenait, dès la fin du VIIe siècle, toute la partie septentrionale qui s'étend de l'Egypte à la Mauritanie jusqu'au détroit de Gibraltar. De là, par une conséquence naturelle des choses, l'esprit de conquête et de prosélytisme, suscité par l'islamisme, ne tarda pas à conduire les Arabes en Espagne. Moussa-ben-Nosséir commandait en Afrique au nom des califes de Damas ; appelé par une faction ennemie du roi régnant hispano-goth, nommé Rodrigue (Roderich), il y envoya une armée levée en Afrique, composée en grande partie d'indigènes récemment convertis à la nouvelle religion, et qui passa le détroit sous la conduite d'un vaillant chef berbère, nommé Tharêq. Elle débarqua d'abord dans une petite île qui, de loin, avait paru toute verte aux envahisseurs, et qui, pour cela, fut appelée par eux *Aldjézirah-Alhadrah* (l'Ile Verte). C'est aujourd'hui Algésiras, nom commun à l'île et à la ville bâtie en face sur la côte. Le mont voisin (Calpé), situé sur la rive opposée, sembla à Tharêq une position admirable ; il n'y avait au bas, touchant à la mer, que quelques cabanes de pêcheurs ; il s'en empara et s'y entoura de retranchements. Tharêq a tracé ainsi les premières lignes de fortifications de l'imprenable Gibraltar, que l'Angleterre a su gagner sur l'Espagne au commencement du siècle dernier. Ce mont fut d'abord nommé *Djibal-Alfetha* (mont de l'Ouverture ou de l'Entrée) ; mais bientôt il prit le nom du conquérant et s'appela *Djibal-Tharêq*, proprement montagne de Tharêq, d'où l'on a formé par corruption *Gibraltar*.

Gibraltar ne commande pas seulement l'entrée de la Méditerranée ; c'est une des portes de l'Espagne. Ce gigantesque écueil, tout percé aujourd'hui de galeries intérieures et garni d'une innombrable artillerie, passe avec raison pour inexpugnable. La ville, maintenant anglaise, bâtie sur son flanc occidental, n'offre pas des caractères moins particuliers. On y remarque un étrange mélange des peuples d'Europe, d'Asie et d'Afrique, chacun avec son costume et son idiome particulier. Les juifs sont les plus nombreux et les plus sales, les Maures les plus propres, et les contrebandiers de la Ronda les plus pittoresques. Deux môles mettent la baie de Gibraltar à l'abri des vents les plus dangereux. Le vieux môle, à l'extrémité septentrionale de la ville, s'avance dans la mer jusqu'à une distance de 350 à 360 mètres. Le môle neuf, plus au sud, n'a que 350 mètres de longueur. Les plus gros navires peuvent jeter l'ancre près de ce môle. Gibraltar est un point de relâche extrêmement important pour les navires de toute nationalité qui se croisent entre l'océan Atlantique et la Méditerranée. On n'évalue pas à moins de 2 millions de livres sterling ou 50 millions de francs le chiffre de ses importations et de ses exportations annuelles.

« Gibraltar, dit M. Richard Ford, est l'asile de tous les réfugiés et de tous les gens qui s'expatrient pour le bien de leur pays ; c'est là que se font les complots contre la bonne Espagne, et c'est là aussi que ses revenus sont rognés par les contrebandiers et surtout par les contrefacteurs de cigares, qui nuisent beaucoup à la seule manufacture active de la péninsule. Gibraltar est le grand dépôt des marchandises anglaises, et spécialement des cotons qu'on introduit en fraude le long de la côte de Cadix à Benidorme, au grand bénéfice des autorités espagnoles placées soi-disant pour empêcher ce qu'elles encouragent en effet. »

Construite en partie sur le rocher même et en partie sur un banc de sable rouge qui s'étend jusqu'à la porte de la mer, la ville de Gibraltar est de forme rectangulaire et très-resserrée entre les fortifications au N. et la montagne au S. ; elle s'étend surtout en largeur dans le sens du talus de la montagne, ce qui lui donne l'aspect d'un amphithéâtre. La rue Royale, qui a près de 1 kilomètre de développement, la traverse dans le sens de sa longueur. En général, les rues, selon la coutume mauresque, sont étroites et sombres, aussi les Anglais les appellent-ils *lanes* (ruelles), les jugeant indignes, à cause de leur peu de largeur et de leurs sinuosités sans fin, d'être décorées du nom de *street*. Les maisons anglaises sont construites à l'italienne, en briques, plâtre et bois ; l'intérieur en est très-incommode, peu aéré et fort malsain ; aussi y gagne-t-on facilement les fièvres qui règnent dans le pays à l'état endémique. Ces maisons sont presque toutes peintes en gris, précaution excellente dans un pays où l'action du soleil est d'une violence sans égale et où la vivacité de la lumière cause de fréquentes ophthalmies.

« On éprouve, dit M. Germond de Lavigne, quelque surprise, en parcourant Gibraltar, et lorsqu'on sait être si près de l'Espagne, à voir ces dénominations et ces enseignes de boutiques en langues du Nord mêlées aux appellations méridionales, comme *Manoel Ximenes, lodgings and neat liquors.* Les rues sont bien éclairées la nuit ; cependant, par une de ces mesures de précaution qui abondent à Gibraltar et qui donnent lieu de croire que les Anglais ne sont nullement rassurés dans cette possession due à la surprise, et qu'ils craignent de la perdre de la même manière, personne n'a le droit d'être dehors après le coucher du soleil, si ce n'est les officiers et ceux qu'ils accompagnent. Il en résulte que, le soir, Gibraltar est d'une tristesse excessive. Il y a, un instant, un redoublement d'activité au moment du coup de canon tiré par la batterie basse et réglé sur l'heure du coucher du soleil, qui annonce la fermeture des portes ; les marins des navires en rade, les Espagnols des localités voisines les étrangers qui n'ont pas de permis de séjour, sortent précipitamment ; puis tout se calme. Quelques tavernes entre-bâillent leurs portes et laissent voir un spectacle de gens ivres qui fait bien comprendre que l'on n'est plus en Espagne ; puis passe la retraite avec ses fifres et ses tambours : c'est le dernier bruit de la ville. Des patrouilles passent de quart d'heure en quart d'heure avec un flegme britannique, relevant ceux qui sont tombés ou conduisant au poste ceux qui se sont égarés. Nonobstant cette fermeture prématurée des portes de la ville et des lieux publics, il y a un théâtre à Gibraltar ; mais il finit de bonne heure, afin que les spectateurs puissent rentrer chez eux avant l'heure où circulent les patrouilles. Ce théâtre est modeste ; on y joue tantôt en espagnol, tantôt en anglais. »

Le *Commercial square* est la plus belle place de Gibraltar. Elle est bordée par les plus élégants et les meilleurs hôtels de la ville et par la Bourse (*Public Exchange*), que décore le buste du général Don. Les ventes aux enchères ont lieu sur cette place qui, pendant le jour, est très-pittoresque et très-animée, surtout à cause de la variété et de la bigarrure des costumes. La seule promenade digne d'attention est celle de l'Alameda, qui s'étend entre la ville proprement dite et la pointe d'Europe. « Ces types qui appartiennent à une seule race dans le monde, ce langage, les *oh yes!* les uniformes rouges, la musique jouant le *God save the queen* sont de bien loin un reflet du Regent's Park de Londres. » La principale curiosité n'est pas la ville, c'est le rocher et les fortifications dont il est couvert (v. ci-dessous). Gibraltar ne renferme, en effet, aucun édifice qui mérite d'être signalé pour sa valeur architecturale. C'est à peine si ses deux églises catholiques, sa synagogue et ses chapelles protestantes sont dignes d'une mention.

Terminons cette courte notice sur la ville de Gibraltar par quelques considérations sur son climat. Il est souvent désagréable, surtout lorsque souffle le vent d'est, qui affecte beaucoup le système nerveux des hommes et des animaux ; en outre, la fièvre à laquelle on a donné le nom de fièvre de Gibraltar acquiert dans certaines circonstances une fatale activité. Elle est endémique et provient surtout de l'étroitesse des habitations, du manque de circulation de l'air, de la malpropreté des juifs, qui sont nombreux, et des émanations fétides qui s'élèvent de la mer.

La montagne, ou plutôt le rocher de Gibraltar, mesure environ 4,300 mètres de longueur sur 1,245 de largeur et 425 de hauteur perpendiculaire. C'est une langue de terre qui s'avance du N. au S. dans la mer, séparant la Méditerranée à l'E., de la baie de Gibraltar à l'O., et rattachée au continent par un isthme bas et sablonneux. Le rocher est de forme oblongue. Ses extrémités N. et S. sont plus élevées que son centre. L'extrémité méridionale, connue sous le nom de Pain de Sucre, s'élève à 430 mètres au-dessus du niveau de la mer. L'extrémité septentrionale, dite Roche du Mortier, est moins haute de 28 mètres. La Vigie ou Croix des Signaux, entre les deux extrémités, a 389 mètres de hauteur. Entre ces trois proéminences, le terrain offre des ondulations sensibles. « Le massif de la montagne, dit un écrivain, se divise en quatre parties distinctes, y compris les deux plateaux du sud. La partie occidentale est un talus entrecoupé de précipices, qui descend graduellement jusqu'à la mer ; le versant opposé, qui fait face à la Méditerranée, est complétement escarpé et recouvert jusqu'aux deux tiers environ de sa hauteur par des sables que le vent d'est y amoncelle. La troisième partie ou face nord, qui regarde les lignes espagnoles, est tout à fait à pic et plus inaccessible encore. Enfin l'extrémité méridionale descend en pente très-rapide depuis le sommet du Pain de Sucre jusqu'au premier plateau dit *du Moulin-à-Vent*, élevé de 122 mètres, qui forme un demi-ovale tout bordé de précipices, et domine un deuxième plateau ou terrasse, dite *d'Europe*, de même dimension et d'une hauteur de 30 mètres, dont le pied est baigné par la mer. Cette montagne abonde en cavernes très-spacieuses et remplies de stalactites. Le rocher, qui paraît de loin aride et desséché, est riche, au contraire, en productions végétales ; on y compte plus de trois cents espèces ou essences. La vigne y vient admirablement, et l'infinie variété de plantes médicinales qui croissent dans les moindres interstices ou crevasses des rochers lui a fait donner le nom de montagne d'or. Malheureusement, depuis 1772, on l'a trop laissé se déboiser. » Le règne animal est loin d'être aussi riche que le règne végétal. On y remarque cependant une espèce particulière de singes sans queue que les Anglais respectent comme on respecte les cigognes dans l'Alsace. Ces singes, qui habitent tantôt les sommets orientaux du rocher et tantôt les pentes occidentales, sont tout à fait inoffensifs. Ils se promènent par bandes sans craindre l'approche des étrangers. « Cette petite colonie, ajoute M. Germond de Lavigne, appartenant à une espèce dont on retrouve les similaires de l'autre côté du détroit, s'en est trouvée sans doute violemment séparée lorsque Hercule vint déchirer les montagnes et ouvrir un passage entre les deux mers. Elle a vu se succéder les races sur le promontoire : les Phéniciens, les Carthaginois, les Romains, les Goths, les Maures, les Espagnols et les Anglais, sans s'émouvoir de ces révolutions humaines. Les *monos* sont les plus anciens et les plus légitimes possesseurs du rocher, et ce n'est pas pour cela seulement que les Anglais les respectent ; le vulgaire prétend qu'ils useraient de cruelles représailles si l'on venait à leur faire la guerre, et qu'on les a vus, dans des circonstances où ils avaient été molestés, faire rouler sur la ville des pierres et des blocs de rochers. »

Le rocher de Gibraltar est, en outre, le refuge de quelques insectes venimeux, tels que le scorpion blanc et noir, le centipède, et de plusieurs espèces inoffensives de serpents verts ou noirs. On y voit aussi des vautours, des aigles, des perdrix rouges, des pigeons sauvages et des lapins.

Un nombre considérable d'ouvriers travaillent chaque jour à l'entretien ou à l'augmentation des fortifications de Gibraltar. La poudre, le marteau et la pioche ont pratiqué dans le centre de la montagne et dans la pierre vive d'immenses excavations dans lesquelles la garnison tout entière peut trouver un refuge en temps de siége. Ces excavations, qui forment des voûtes d'une hauteur considérable, et dont la plus importante est connue sous le nom de Salon de Saint-George, sont mises en communication avec les batteries établies dans la hauteur de la montagne par une route en limaçon, praticable partout à cheval. Des sommes immenses ont dû être dépensées pour la construction de cette route, une des plus étonnantes qui se puissent voir. Quant aux batteries, elles sont, suivant M. Ford, beaucoup moins terribles qu'elles ne le paraissent de prime abord. Les feux rasants suffisent pour une défense redoutable, et les feux supérieurs ne peuvent plonger qu'au loin, et seraient sans effet dans un siége. De plus, la plupart de ces batteries couvertes ne pourraient servir à une longue défense ; la fumée des canons rentre en dedans, et les artilleurs seraient promptement asphyxiés, s'ils avaient à soutenir un feu prolongé. Cela sert du moins à éblouir et à faire voir jusqu'où peut conduire la crainte d'une surprise et le besoin de s'assurer une possession illégitime. La montagne de Gibraltar, creusée dans tous les sens, bardée de fer comme un chevalier du moyen âge, bourrée de monceaux de boulets, de munitions de guerre et de provisions de toute sorte, semble défier les siéges et les attaques. Les géants qui entassaient Pélion sur Ossa pourraient-ils la prendre d'assaut? On serait d'abord tenté d'en douter. Cependant, *vanitas vanitatum*, il suffirait, nous osons le dire, au risque de blesser l'orgueil des fiers enfants d'Albion, de quelques soldats mécontents pour que tous ces travaux, tous ces soins, tous ces millions dépensés, l'aient été en pure perte. « Si jamais Gibraltar est perdu, écrit M. Ford, ce sera probablement par la trahison des soldats mécontents ; cela est presque arrivé par un excès de sévérité de la part du gouverneur, et cela pourrait arriver encore. Il ne faut pas marchander avec les besoins des soldats destinés à garder cette possession. » C'est donc surtout, on peut le dire, une affaire d'ostentation, « un jouet vaniteux et coûteux, ajoute M. de Lavigne, dont le plus sérieux usage est de servir une fois l'an au salut royal, le jour anniversaire de la naissance de la reine Victoria. Ce salut commence au sommet de la montagne par la voix du *Rockgun* (le canon du roc). Puis il continue de batterie en batterie jusqu'à *Willis battery*, située à l'une des extrémités, et là il est achevé par les troupes. Il y a lieu de croire que c'est à cela seulement que serviront les canons et les munitions accumulés dans Gibraltar, et lorsque la forteresse retournera à l'Espagne, ce qui aura lieu certainement un jour, ce sera sans qu'il soit besoin de mettre en jeu ce formidable appareil. »

Le point le plus élevé de cette succession de cavernes et de défenses est couronné par une tour que la foudre a frappée et qui porte le nom de tour Saint-George. Cette tour, demeurée inachevée, fut élevée par le général O'Hara. Le général voulait qu'elle eût une hauteur suffisante pour qu'on pût de là surveiller les mouvements du port de Cadix. Malheureusement pour O'Hara, le gouvernement britannique n'approuva pas son idée ; cette tour eut le sort de celle de Babel, et le général dut payer de ses deniers la construction de sa tour inachevée. Près de là se dresse l'ancien télégraphe, aujourd'hui relié au palais du gouverneur par un fil électrique. De ce point, une sentinelle guette sans cesse, l'œil appliqué à une longue-vue qui plonge sur la Méditerranée, sur l'Atlantique, sur le détroit et sur la côte d'Afrique. Du pied de la tour Saint-George, l'œil embrasse un horizon de 200 kilom. d'étendue, qui comprend deux mers et cinq royaumes. On aperçoit, en effet, à moins que le brouillard ne soit trop épais, le royaume de Séville, le royaume de Grenade, la Barbarie, le Fez, le Maroc, Calpé, Abyla, que couronnent les murailles de Ceuta, les hautes cimes du désert *del Cuervo*, les montagnes de Hogen et de Sanorra, les montagnes de Rondo et toute la ville de Gibraltar étalée en éventail sur les flancs occidentaux du rocher, etc. Considéré de ce point culminant, le rocher de Gibraltar offre un aspect des plus curieux. La face qui regarde la Méditerranée, tout à fait verticale, est une véritable muraille cyclopéenne sur laquelle ni un arbre, ni une plante n'ont trouvé prise. Le sommet de la montagne, stérile en été, se couvre de verdure au moment des pluies d'automne. Dans la direction de la pointe d'Europe s'ouvrent les grottes de San-Miguel, longue succession de salles qui présentent de magnifiques aspects lorsqu'elles sont éclairées. On dirait de superbes cathédrales gothiques, aux voûtes élancées et à la décoration élégante. Ces grottes descendent, dit-on, jusqu'à la Méditerranée. La chapelle *Nuestra Señora de Europa*, qui couronnait autrefois la pointe extrême du promontoire, a été remplacée par des batteries et par un phare. Près de là s'étendent des villas, des jardins, des prisons et des batteries de canons. Un peu au N. se trouve le pavillon d'été du gouverneur. Tel est, en résumé, l'aspect général du rocher et de la ville de Gibraltar.

Il nous reste à raconter par quelles vicissitudes de guerre et de politique ce rocher et cette ville, dont on parlait peu dans le monde avant l'avénement de la maison de Bourbon au trône d'Espagne, et dont la perte pour l'Espagne se rattache à cet avénement, sont passés sous la domination de l'Angleterre.

Ce fut en 1704, sous le règne de Philippe V de Bourbon, le 4 août, que Gibraltar tomba au pouvoir des Anglais, alliés de l'archiduc Charles III d'Autriche (v. l'article suivant). On sait ce que ce rocher est devenu entre leurs mains : un point de repère magnifique pour leurs flottes de guerre et leurs vaisseaux marchands et un *emporium* de premier ordre pour leur commerce.

Les Espagnols ont depuis souvent, et toujours vainement, essayé de reconquérir Gibraltar ou de rentrer par traité dans sa possession.

Gibraltar (siéges de). La guerre de la succession d'Espagne est certainement une des plus désastreuses que la France ait eu à soutenir, et l'Espagne la paya chèrement de son côté, car, presqu'en même temps que le prestige de l'armée française s'évanouissait à Hochstædt, elle se voyait enlever la formidable position de Gibraltar. Sur la fin de juillet 1704, une flotte anglaise, sous les ordres de l'amiral Rooke, parut tout à coup dans les eaux de cette place célèbre, qui passe encore pour inaccessible, et qui l'eût été alors si elle avait eu des défenseurs. Mais Gibraltar comptait à peine 100 hommes de garnison, presque sans canons montés et sans munitions. L'amiral Rooke fit débarquer un petit corps d'Anglais et de Hollandais, fort de 1,800 hommes seulement, commandé par le prince Georges de Hesse-Darmstadt, feld-maréchal-lieutenant au service de l'empereur et le chargea d'empêcher que la ville pût être secourue par terre. Alors la flotte entière alla s'embosser sous la muraille de la place, et, en quelques heures, y lança plus de 15,000 boulets. Les Espagnols, derrière leurs murs de granit, riaient de toutes ces décharges inutiles. Cependant quelques matelots anglais, conduits par un officier intrépide, essayèrent de réussir par un coup de main, là où la force ouverte était impuissante. A force d'audace, ils parvinrent à se hisser sur des rochers inaccessibles ; arrivés au sommet, ils trouvèrent les femmes de Gibraltar sorties, suivant leur coutume, pour aller prier à une chapelle consacrée au culte de la Vierge, et s'en saisirent aussitôt. La crainte du sort réservé à leurs femmes et à leurs filles intimida les habitants, qui consentirent à capituler (4 août). C'est ainsi que l'Angleterre acquit la clef de la Méditerranée, et que les armes hollandaises l'aidèrent follement dans son entreprise. Les Anglais ont mieux su garder Gibraltar que les Espagnols, et, depuis cette époque, les efforts de l'Espagne et même de la France n'ont jamais réussi à les en chasser.

Le 12 octobre de cette même année 1704, le roi Philippe d'Anjou essaya de reconquérir Gibraltar par un siége en règle. 10,000 hommes l'attaquèrent par terre, tandis que, du côté de la mer, l'amiral Poyez l'investissait avec 24 bâtiments de guerre. Mais le général espagnol, Villadarias, qui conduisait l'attaque par terre, ne sut ni ordonner les travaux, ni seconder ceux que dirigeait Petit-Renau, notre illustre ingénieur maritime. La flotte anglo-hollandaise put venir à temps secourir les assiégés, et l'entreprise échoua. Cependant les troupes assiégeantes restèrent devant la place jusqu'aux premiers mois de l'année 1705. L'Angleterre organisa alors une expédition de secours sur une plus vaste échelle. La flotte anglaise vint attaquer jusque dans le port de Gibraltar l'escadre de blocus, commandée par l'amiral Pontis. Celui-ci se défendit héroïquement contre ces forces d'une supériorité écrasante. Après avoir perdu plusieurs vaisseaux dans une lutte sanglante de quatre heures, il parvint à se faire jour à